

DIDIER VAN CAUWELAERT

*Le Journal intime
d'un arbre*

ROMAN

MICHEL LAFON

La chute

Je suis tombé au lever du jour. Transmise par la lumière sur mes racines et le contact de mes branches avec la terre, l'information m'a été confirmée par le facteur. Je me suis vu gisant dans ses yeux, en travers de l'allée. Sa première pensée a été pour le docteur Lannes. « Le pauvre, quand il rentrera... »

La tristesse que j'allais causer à mon propriétaire s'est mêlée à tous les signaux de détresse que je percevais autour de moi. Insectes, oiseaux, champignons, tous avaient perdu mon repère. Je m'accrochais à l'espoir qu'on allait peut-être me sauver, comme le catalpa derrière le garage qui s'était couché lors de la tempête de 1999. On l'avait redressé avec un treuil, et depuis il survivait de son mieux, maintenu par trois câbles ornés de chiffons.

Mais, à travers les yeux du facteur, j'ai bien vu que mes branches charpentières s'étaient brisées dans la chute. Déraciné, décapité, j'avais en tout cas épargné mes congénères, les voisins, les toitures et la tonnelle où courait la glycine. Je ne laisserais pas de mauvais souvenirs.

On m'appelait Tristan, j'avais un peu moins de trois cents ans, j'étais l'un des deux poiriers du

docteur Lannes. Il m'avait fait inscrire sur la liste d'attente des Arbres remarquables de France, et avait obtenu ma grâce au tribunal quand les voisins m'avaient poursuivi pour vieillesse dangereuse. J'étais son bien le plus cher, son devoir de mémoire, sa victoire sur le temps. À son âge, ma mort allait probablement le tuer...

J'ignore si nos liens se renoueront. Y a-t-il un au-delà commun pour les hommes et les arbres ?



Tout a changé depuis que je suis à terre. Je vis toujours, mais pour combien de temps, et pour quoi faire ? Mes fonctions, déjà ralenties par l'hiver, demeurent tendues vers un but, mais ce but est devenu sans objet. Mon activité majeure en cette saison – gérer les bulles d'air provoquées par le gel de la sève – a perdu sa raison d'être, au même titre que la lutte contre l'invasion de champignons qui pourraient bloquer, au printemps, les cellules de ma nouvelle couche de bois. La mobilisation n'a plus de sens. Pourtant, elle se poursuit. Comme continuaient de pousser les cheveux et les ongles des corps ensevelis jadis autour de moi.

Apparemment, je suis la seule victime de la mini-tornade. Ma trop grande prise au vent, le sol détrempe par trois semaines de pluie, l'attaque d'une vermine d'importation, l'âge qui ne permet plus de se défendre assez vite... J'ai des circonstances atténuantes, mais elles n'atténueront pas le choc.

Le docteur Lannes est absent depuis plusieurs jours. « Un cardiologue qui meurt du cœur, ça serait mal vu par ses patients », m'a-t-il confié en m'enlaçant, ventre

et joue collés contre mon tronc pour y puiser des forces avant d'aller se livrer à ses confrères. Un pontage, ça s'appelle. D'après l'image qu'il m'a transmise, c'est comme une sorte de greffe. Un conduit de sève bouché qu'on remplace par un tube.

Il s'affaiblissait depuis quelques années, lui aussi, je le sentais bien. Mais lequel de nous deux déteignait sur l'autre ? Quand il s'accrochait à moi pour se recharger, je lui prenais autant d'énergie qu'il m'en demandait : c'est le principe des échanges entre nos espèces, mais vient toujours un moment où l'être humain ne tient plus la charge. J'en ai fait si souvent l'expérience. Cette fois, c'est moi qui me suis épuisé à vouloir le sauver, peut-être. Quand il s'appuyait contre moi, je sentais la flambée de ses cellules. La même exubérance désordonnée qui nous amène à fleurir dix fois plus à l'approche de notre mort, pour augmenter les chances de nous reproduire. Le cancer des fleurs. Mais son organisme à lui se battait sans le savoir ; on ne lui avait décelé qu'une faiblesse cardiaque, et j'étais le seul à percevoir le dérèglement que j'essayais de ralentir, à son contact, en stimulant ce qu'il appelle ses anticorps. Depuis qu'un botaniste anglais m'a révélé mon pouvoir, je m'en sers en connaissance de cause. Tout en sachant bien qu'il ne s'agit, comme dirait le docteur Lannes, que de soins palliatifs.

J'ai aimé sa manière de vieillir. Quand il s'approchait de moi, toujours vêtu dans les tons gris, vert sombre ou feuille morte, sa haute stature inclinée de côté, ridé en craquelures comme mon écorce, j'avais l'impression de me regarder marcher. Jamais quelqu'un ne s'était senti aussi lié à moi. Sans doute

parce que je conservais dans mon tronc la balle allemande qui avait tué son fils. Le plus jeune résistant de France, pendant la dernière guerre locale. J'étais à la fois son poteau d'exécution et son souvenir vivant. Pour Georges Lannes, persuadé que la mort est une seconde naissance, je portais son enfant comme l'avait fait sa femme. J'étais le gardien d'une âme. Une de plus.

Que vont devenir toutes ces mémoires humaines, quand j'aurai cessé de vivre ?

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Journal intime d'un arbre

Didier Van Cauwelaert



Le Livre de Poche remercie les éditions Michel Lafon qui ont autorisé la publication de cet extrait.